SIR WILLIAM LAWRENCE.

NOTICE BIOGRAPHIQUE,

PAR

LE DOCTEUR P. LEBRUN,
Membre du Collége Royal des Chirurgiens d'Angleterre.



EXTRAIT DES *Annales d'Oculistique,* TOME LVIII, JUILLET-AOUT 1867.

SIR WILLIAM LAWRENCE.

Un des vétérans de la chirurgie contemporaine, sir *William Lawrence*, vient de mourir à Londres, à l'âge de 84 ans. Peu d'hommes ont fourni une carrière scientifique aussi longue et aussi fructueuse. Nous croyons que le lecteur ne nous saura point mauvais gré de lui donner quelques détails sur la vie et les œuvres d'une des illustrations de la chirurgie anglaise, d'un homme aussi qui a fait beaucoup pour l'ophthalmologie, dont il a été, durant de nombreuses années, l'un des représentants les plus actifs, dans une des plus belles institutions ophthalmiques de Londres. Il reste de lui, sur les maladies de l'œil, des travaux et des ouvrages justement estimés. Nous serons heureux de rendre ainsi un hommage mérité à la mémoire du grand chirurgien et du maître vénéré dont nous avons à déplorer la perte.

William Lawrence parut à l'aurore d'une époque fameuse de

rénovation et de progrès scientifique et social. Pour ne parler que de l'Angleterre et de la science chirurgicale, nous rappellerons que la voix de l'illustre Hunter n'était pas encore éteinte (1) quand il naquit; la pratique et les préceptes de Percival Pott étaient tout récents (2); Desault brillait encore en France (3); Astley Cooper, Charles Bell et l'illustre maître de Lawrence, John Abernethy, étaient alors dans toute leur gloire. Son émule, Benjamin Collins Brodie, était né la même année que lui et devait, le premier, disparaître de l'arène scientifique.

William Lawrence naquit en juillet 1783, dans le Comté de Gloucester, à Cirencester, où son père exerçait la chirurgie avec honneur et succès. Cette circonstance détermina sans doute les goûts et l'avenir du fils. Avec les aptitudes que nous lui verrons plus tard, il n'eût pas été moins propre au barreau, et il fût devenu, assurément, un célèbre orateur, tout aussi bien qu'il devint un grand chirurgien et un maître illustre. Il reçut son éducation classique dans une école, près de Gloucester. A l'âge de 16 ans, il fut placé à Londres, chez le célèbre Abernethy, afin d'y faire son apprentissage de chirurgien. Un esprit comme celui de Lawrence ne pouvait manquer de profiter de pareilles leçons et de telles relations; aussi lui voyons-nous faire de rapides progrès, si bien, qu'au bout de trois ans, son maître le fit nommer démonstrateur d'anatomie à l'École de médecine de

---

(1) Mort en 1791.
(2) Mort en 1778.
(3) Mort en 1795.

Saint-Barthélemy, où il continua d'exercer ces fonctions pendant douze ans. A l'âge de 22 ans, il recevait son diplôme de membre du Collége des chirurgiens de Londres ; à 30, il était chirurgien adjoint à l'hôpital St-Barthélemy et, onze ans plus tard, il y devenait chirurgien en titre, poste dont il remplit tous les devoirs avec honneur, jusque dans ces derniers temps. En 1814, Lawrence fut fait chirurgien de l'*Eye Infirmary,* aujourd'hui « *Royal London Ophthalmic Hospital*, *Moorfields*, » où il donna des leçons remarquables sur l'anatomie et les maladies de l'œil. Il occupa ce poste durant de longues années, et ne le quitta que lorsque de trop nombreuses occupations l'obligèrent à opter entre la pratique spéciale et la pratique plus générale de la chirurgie, où sa qualité de professeur le retint. En 1815, il réunit encore à ses autres titres celui de chirurgien de l'*Hôpital royal de Bethléem* et *Bridewell.* La même année, il fut choisi comme professeur d'anatomie et de chirurgie au Collége des chirurgiens. Durant les quatre ans de son professorat, il y donna des leçons remarquablement savantes. L'éclat de ces leçons acheva d'établir sa réputation, mais les idées hardies qu'il y émit, sur l'histoire naturelle comparée de l'homme, lui attirèrent beaucoup d'ennemis.

Des dissensions s'étant élevées à Saint-Barthélemy, il se forma une école rivale à *Aldersgate Street*, où Lawrence professa en 1826-27. Mais il s'en retira, vers 1829, pour succéder à son illustre maître Abernethy, dont il occupa la chaire pendant trente-sept ans. Il avait ainsi, dans le même hôpital, enseigné en tout pendant plus de soixante ans.

En 1828, il était élu au Conseil du Collége des chirurgiens et

plus tard, examinateur (1840), office qu'il remplit jusqu'au moment de sa dernière maladie, en mai dernier.

Après avoir indiqué rapidement la plupart des places où fut appelé et où brilla William Lawrence, signalons les ouvrages les plus importants sortis de sa plume. Nous verrons s'il méritait d'arriver et comment sa vie n'a pas été moins fertile en travaux qu'en honneurs.

Dès l'âge de dix-huit ans, il faisait paraître une traduction anonyme d'un ouvrage latin : *Description des artères du corps humain,* par le Dr *Ad. Murray,* professeur à l'Université d'Upsal. A vingt-six ans, il remportait le prix Jackson, pour un *Essai sur la hernie.* Cet ouvrage eut plusieurs éditions et jouit encore d'une estime méritée. La même année, il faisait paraître une traduction de l'*Anatomie comparée* de *Blumenbach*, dont les idées philosophiques plaisaient à Lawrence, qui lui dédia plus tard son fameux ouvrage sur l'histoire naturelle de l'homme. Vers le même temps, il donnait, le premier, une bonne description du fungus du testicule, puis, ses observations sur la lithotomie, où il avait surtout pour but de remettre en honneur la taille latéralisée. C'est vers 1819 qu'il publia ses célèbres *Leçons sur l'anatomie, la physiologie, la zoologie et l'histoire naturelle de l'homme*, qu'il venait de professer au Collége Royal des chirurgiens.

La nouveauté et la hardiesse de ses idées, la franchise scientifique avec laquelle il les développa, provoquèrent un *tolle* général. Une des propositions les plus incriminées était celle-ci : Que les sensations, les perceptions et les manifestations intellectuelles sont des fonctions animales qui sont sous la dépendance de leur

organe particulier, le cerveau ou organe central du système nerveux, tout autant que la digestion dépend de l'estomac, le mouvement des muscles, les sécrétions des glandes, etc. Ce langage ne pouvait manquer d'effaroucher les croyances, ou bien plutôt l'étroite intolérance des sectes religieuses. On taxa Lawrence de matérialisme. Son maître lui-même, Abernethy, s'éleva hautement contre lui et l'accusa d'avoir dérogé aux devoirs de sa position de professeur du Collége. Une opposition générale se forma et l'on voulut même lui faire donner sa démission de chirurgien de l'hôpital de Bethléem, mais Lawrence résista.

C'est en cette circonstance qu'il déploya toute son aptitude à la controverse, à la plaisanterie et au sarcasme, en un mot, qu'il usa de toute la vigueur de son esprit de répartie. Il ne ménagea même plus son maître, lequel n'était d'ailleurs pas de force à lutter avec de telles armes contre son ancien élève. Cependant, fatigué plutôt que vaincu, voyant que cette lutte ne servait à rien, si ce n'est à envenimer la haine de ses ennemis, il racheta tout ce qui restait des exemplaires de son livre en Angleterre ; mais, fort de ses convictions, il les envoya en Amérique, où il voulait les soumettre à une appréciation plus libre et non moins éclairée. En 1830, parut son *Traité sur les maladies syphilitiques de l'œil.* Lawrence fut un des premiers à décrire ces affections et parmi elles l'iritis, telle que nous l'entendons encore aujourd'hui. De l'avis de tous, cet ouvrage, eu égard au temps et aux idées nouvelles qu'il développait, est un des meilleurs de son auteur.

En 1833, il produisit un petit *Traité des maladies de l'œil.* Ce livre fut bien reçu des oculistes, fut traduit en plusieurs langues

et notamment en français et eut plusieurs éditions dans la langue originale. La dernière, publiée en Amérique, est un ouvrage volumineux et très bien fait, mais déjà incomplet et bien vieilli depuis 1853, où il fut édité à Philadelphie. Cet ouvrage, savamment revu, augmenté et accompagné de nombreuses figures par le Dr Isaac Hays, ne jouit pas sur le continent de toute la notoriété qu'il mérite. Dans le même temps, Lawrence publiait encore, notamment dans les *Transactions* de la *Royal Medical and Chirurgical Society*, dont il était un des membres les plus actifs, de nombreux travaux, dont plusieurs, par leur mérite et leur étendue, pourraient passer pour des ouvrages de longue haleine. Ce fut lui qui écrivit tous les articles anatomiques et physiologiques de l'*Encyclopédie*, bien connue, *de Rees*, et plusieurs à une époque où il n'était encore qu'étudiant. Il collabora de même à un ouvrage de *Watts: Vues anatomico-chirurgicales sur le nez, la bouche, le larynx et la gorge*. Enfin, son dernier ouvrage, publié en 1863, *Lectures on Surgery*, est un très bon livre, une sorte de résumé pratique de ses opinions chirurgicales.

On voit que Lawrence ne s'est jamais reposé, comme le font tant d'autres qui, une fois parvenus, deviennent inutiles à la science, au moment où ils pourraient le mieux la servir. On remarquera aussi que Lawrence s'est exercé sur des sujets très divers. Toutes ses œuvres, peut-être, n'ont pas le même mérite, mais il n'en est aucune qui ne fît honneur à un homme ordinaire, et il y en a plusieurs qui suffiraient, chacune en particulier, à illustrer leur auteur. Quant à la variété des sujets, outre qu'elle montre toute l'étendue des connaissances de Lawrence, elle

prouve qu'un même esprit peut briller dans plusieurs branches et qu'il n'est pas absolument nécessaire, pour exceller, de se renfermer dans une spécialité. Pour exprimer plus exactement notre pensée, disons que, pour arriver à sortir de l'ornière commune, il faut, suivant les goûts, le temps et la force intellectuelle, se livrer aux études spéciales, mais sans jamais détacher ses regards des progrès réalisés dans chacune des parties du champ de la science.

Ce serait dépasser les limites de cette simple notice que de vouloir faire ressortir le mérite littéraire et oratoire de Lawrence. Tout le monde s'accorde à reconnaître que ses ouvrages sont écrits dans un style remarquablement clair et correct, et que, dans ses vues larges et toujours judicieuses, il fait preuve d'un savoir profond. Nous ne ferons qu'énoncer quelques-unes des circonstances où il se montra ce qu'il était, orateur fécond, incisif et plein de verve. Nous avons déjà mentionné sa controverse avec Abernethy, au sujet de ses leçons sur l'histoire naturelle de l'homme. D'aucuns profitèrent de cette occasion pour attaquer son caractère privé ; mais si, au fort d'une dispute où seul il devait faire face à tous, il ne ménagea même pas son maître, sorti de cette position difficile, il lui accorda une large réparation, lors de sa leçon d'introduction au cours de chirurgie où il lui succédait. Il se conduisit de la même et grande façon dans sa première harangue huntérienne (*Hunterian Oration*), où il fut, à l'égard de son maître, touchant de piété, éloquent de reconnaissance, et où il considère Abernethy comme un « génie » qu'il range à côté de celui de Hunter, le grand fondateur du *Museum du Collége des Chirurgiens*. On cite aussi comme une pièce remarquable, le discours critique

qu'il prononça, en 1826, à la *Freemason Tavern*, où il attaquait, avec unc vigueur à laquelle il ne résista pcut-êtrc quc par habileté, le Conseil du Collégc des Chirurgiens et son administration. Ce discours, qui marque une des phases brillantes de sa vie, est un modèle de critique et de causticité. Enfin, son plus grand triomphe fut celui qu'il remporta à l'occasion de sa deuxième harangue huntérienne, qu'il prononça en 1840. Une nouvelle charte venait d'être donnée au Collége des Chirurgiens ; elle ne satisfaisait pas les vœux de la majorité. Le plus grand nombre des membres indignés réclamaient, et le Conseil du Collége se trouvait dans un grand embarras. Lawrence, dit-on, s'offrit à faire le discours et le prononça devant un des plus nombreux auditoires qui se soient jamais assemblés au Collége. Tout le monde était dans l'attente au sujet de la conduite qu'il allait tenir. Il osa défendre le Conseil et même louer sa conduite. Rien ne pouvait être fait plus mal à propos. Une tempête de colère s'éleva dans l'auditoire ; de toutes parts on se récriait contre l'orateur. Lui, cependant, calme et impassible, attendit que l'orage fût passé, développa scs idées avec un pouvoir d'éloquence si grand, et termina par une péroraison si adroite et si entraînante, quc ceux qui le huaient tout à l'heure ne purent s'empêcher de l'applaudir. Ce fut un de ses plus beaux triomphes.

Ce court éloge, que nous ne pouvons, dans cet article, appuyer dc citations, suffira pour donner une idée du talent oratoire de Lawrence. Ajoutons quc tous s'accordent à reconnaître qu'il fut un des professcurs les plus brillants et les plus accomplis que l'Angleterre ait possédés.

C'est une tâche ardue, épineuse, de vouloir juger en conscience le mérite d'un homme. Aussi préférerons-nous laisser parler un de ses contemporains et de ses émules, sir Benjamin Brodie. Voici un passage de son auto-biographie où il fait de Lawrence un éloge qui honore autant le caractère de celui qui le décerne que le mérite de celui qui en est l'objet : « Je n'ai jamais connu, dit-» il, quelqu'un qui eût plus d'aptitudes pour apprendre, ni plus » de sagacité, ni qui, à son âge, possédât plus de savoir, non-» seulement dans les matières qui tenaient à sa future profession, » mais encore dans une multitude de sujets divers. Depuis ce » temps jusque maintenant, Lawrence et moi nous avons suivi, » côte à côte, deux voies parallèles, et je suis sans doute le seul » qui aie une clientèle plus nombreuse que la sienne. Aussi pour-» rions-nous tous deux nous glorifier de n'avoir jamais montré » l'un pour l'autre le moindre sentiment de jalousie. J'ai déjà dit » que, dès sa jeunesse, il possédait à un haut degré de perfection » certaines facultés : il les a conservées, ou tout au moins, cin-» quante ans passés depuis le temps dont je parle ne lui en ont » guère ôté. Il possède une vaste mémoire, et se rappelle les » choses à mesure des besoins. Sa conversation est facile ; il a de » plus cette qualité de ne point se mettre toujours en avant, et, » contre l'habitude des bons causeurs, de laisser parler celui qui » mérite d'être écouté. Ce qu'il dit est au besoin appuyé d'exem-» ples heureusement trouvés ; il est spirituel et fin, sans être » jamais blessant. S'il parle en public, son langage est correct, » son accent plein d'autorité. Cependant il ne me paraît point » alors aussi parfait que dans une conversation. Son style est

» pur et dégagé de toute affectation, mais il manque trop souvent
» de concision. C'est un homme de beaucoup de lecture, connais-
» sant bien les langues modernes et assez versé dans les langues
» anciennes. Ses écrits professionnels prouvent beaucoup de
» savoir, mais il brille plutôt par ce qu'il a su judicieusement
» s'approprier chez les autres que par son propre fonds de pra-
» tique et d'observation. Qu'il soit parfaitement à la hauteur de
» sa profession, cela ne fait nul doute ; sinon, il n'eût pas
» occupé aussi longtemps les positions élevées auxquelles il a
» été appelé. »

Nous ne pouvons mieux faire que de mentionner ici les honneurs auxquels pouvait légitimement prétendre un homme aussi actif et aussi intelligent que Lawrence. Dès 1813, il était nommé membre de la Société royale qui est, en Angleterre, l'équivalent de notre Académie et de l'Institut en France; il en fut même une fois élu vice-président. Il fut, à plusieurs reprises, président du Collége des Chirurgiens et de la *Royal Medical and Chirurgical Society*. Il était associé étranger de l'Institut de France et membre d'une foule d'autres sociétés. A son événement, la reine Victoria le nomma son chirurgien extraordinaire et il mourut avec le titre de *Senior Sergeant-Surgeon*. Enfin, la reine lui conféra, en mars dernier, le titre de baronnet. « Cette distinction, fait
» remarquer un journal anglais, semble lui avoir été décernée un
» peu tardivement, et certainement honore plutôt l'ordre que le
» récipiendaire. Mais l'on sait que Lawrence aurait pu obtenir ce
» titre il y a longtemps s'il l'avait voulu, car sa réputation pro-
» fessionnelle était faite et il avait mérité les honneurs qui s'at-

» tachèrent à sa personne « lorsque ce siècle était encore jeune, »
» selon la naïve expression anglaise. (*Med. Times and Gaz.*) »

Lawrence avait du mérite et il réussit; deux titres à se faire des envieux et des ennemis. Ceux-ci lui reprochent surtout sa controverse avec son maître et sa fameuse histoire naturelle de l'homme; ils l'accusent aussi d'avoir changé de drapeau dans la question des réformes du Collége des Chirurgiens, dont ses détracteurs insinuent qu'il n'aurait été le partisan qu'afin de se faire craindre et d'obtenir des places. Mais il est tout simplement impossible qu'un homme que ses ennemis eux-mêmes s'accordent à reconnaître comme si loyal et si noble dans les rapports de sa vie privée, ait manqué ainsi de bonne foi dans sa vie publique. Qui ne sait aussi que les idées de l'âge mûr, la glace de la vieillesse, ne correspondent plus aux entraînements et aux feux de la jeunesse et de la passion?

Quant à ses envieux, ils lui reprochent d'avoir conservé ses places jusqu'au dernier moment; nous dirons : d'avoir été actif toute sa vie et d'être presque mort à la tâche. Nous ne répondrons pas à ceux-ci ; nous n'avons que du mépris pour certaines attaques, acceptées par l'aveuglement d'une ancienne rancune et plus d'une fois introduites dans les colonnes d'un journal qui, tout en admettant à bon droit la libre expression des opinions, aurait dû se respecter autrement et respecter la vieillesse d'un grand homme, à qui il consentait à voir ainsi donner le coup de pied de l'âne!

Quoi qu'il en soit, *William Lawrence* est apprécié favorablement par la généralité de ses compatriotes, et universellement

admiré et regretté par les étrangers qui l'ont approché. Il faut bien dire aussi, qu'affable envers tous, il était particulièrement serviable envers ceux-ci ; beaucoup d'entre eux se rappelleront longtemps son hospitalité généreuse, et tous sa cordiale bonté. Aussi, sa vie privée est-elle l'objet d'un concert d'éloges unanimes; disons encore que, si Lawrence paraissait froid par l'esprit dans les rapports ordinaires, il était chaud par le cœur dans ses relations privées.

Il nous resterait encore beaucoup à dire, à nous qui cependant n'avons pu l'admirer que dans ses derniers ans. Nous avons déjà indiqué ce qu'était le professeur ; témoin de son expérience dans le diagnostic des maladies, nous pouvons dire qu'il y était d'une perspicacité peu commune, et qu'il y distançait même les plus forts. Comme opérateur, ce que nous en avons vu nous fait penser ce qu'il a dû être. Comme maître, il était dévoué, affable, encourageant, poussant ses élèves, les laissant aller, comme pour les étudier, puis leur faisant toucher la vérité avec une adresse et un tact qui, évitant le moindre froissement, n'excitait que l'admiration et l'attachement. Lorsque nous connûmes Lawrence, le poids des ans commençait déjà à l'incliner, et cependant nous ne pouvons nous défendre de signaler sa belle stature, sa noble prestance, ce front large et élevé qui renfermait un si bel esprit, cet œil bleu, peut-être un peu froid, mais où brillaient la sagacité et la bonté, cette bouche large et expressive, en un mot le caractère général de cette face qui devait se rapprocher autrefois du type classique et qui était encore un modèle d'expression virile et de beauté intellectuelle.

Il y a trois mois, Lawrence fut frappé d'apoplexie dans la

chambre même du Conseil du Collége des Chirurgiens. Il parut se remettre, mais le côté droit était paralysé, et la parole demeura perdue. « Cependant, sa splendide intelligence, dit la *Lancet*,
» demeura intacte jusqu'à la fin. Il écoutait encore et semblait
» prendre plaisir à la conversation de sa famille et de quelques
» amis intimes, et cela jusque peu d'heures avant sa mort, quoi-
» qu'il ne fût plus capable de rendre les idées qui traversaient
» son esprit. » Une nouvelle attaque l'enleva le 5 juillet dernier. Ainsi finit sa carrière un grand homme dont la mémoire restera longtemps chérie et vénérée, et dont les œuvres et le nom ne s'effaceront point des annales de la science.

Bruxelles. — Impr. et lith. de E. Guyot, rue de Pachéco, 12.